

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Le fantôme du roman d'aventures

**André Pronovost, *Appalaches*, Montréal, Boréal, 1992,
335 pages.**

Réjean Beaudoin

Volume 35, Number 1 (205), February 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31484ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaudoin, R. (1993). Review of [Le fantôme du roman d'aventures / André Pronovost, *Appalaches*, Montréal, Boréal, 1992, 335 pages.] *Liberté*, 35(1), 196–202.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

RÉJEAN BEAUDOIN

LE FANTÔME DU ROMAN D'AVENTURES

André Pronovost, Appalaches, Montréal, Boréal, 1992, 335 pages.

Je m'élançai pour ce qui allait s'avérer une des journées les plus enlevantes de mon voyage. Le temps était cruel pourtant. Mais je me sentais inspiré.

André Pronovost, *Appalaches*¹

Lecteur de plus en plus désabusé, la prolifération du roman me consterne, si bien que je me prends à imaginer le déclin de son empire sur la littérature contemporaine. Y a-t-il des signes annonciateurs de sa chute? Quelles en seraient les conséquences? Pourtant, je ne lis presque rien d'autre que des romans. Je rêve vaguement de découvrir un jour les terres annexées par cet état totalitaire qui colonise le monde de l'écriture depuis deux siècles. J'envie les esprits délicats qui, dédaignant les fastes du royaume, se tournent plutôt vers ses provinces excentriques, comme les plages éthérées du poème ou les forêts giboyeuses de l'essai. Le vice impuni de la lecture s'entend d'abord du grand récit en prose, bien plus

1. P. 265.

que des autres genres, puisque le roman triomphant se charge de châtier toute autre lecture. Combien de livres engloutis sous l'avalanche du produit romanesque? Combien de talents asphyxiés par la pollution qu'il engendre? Cette hécatombe m'en rappelle une autre: l'assoupissement de la planète devant l'écran de la télévision.

La charge n'augure rien de bon pour l'auteur dont je vais parler. J'en suis le premier désolé, parce qu'il mérite d'emblée tout le bien qu'il est possible de dire de son livre et que je m'en voudrais de le confondre avec le tout venant de ma déception. Le roman d'André Pronovost, *Appalaches*, est un récit de voyage en forme de *road novel*. Lancé à la veille de la belle saison, le livre était fait pour tomber pile dans les bagages des vacanciers. L'américanité à la mode et le succès mérité de *Volkswagen Blues* de Jacques Poulin, sans parler du fantôme de Jack Kerouac, y sont-ils pour quelque chose dans le regain de faveur dont semble profiter la formule du roman «routier»? Vu sous cet angle, le deuxième roman d'André Pronovost relève d'un pari qui ne manque ni d'audace ni d'originalité: tenir les deux bouts de la chaîne qui relie les exploits des anciens coureurs de bois aux escapades motorisées de nos contemporains, tous plus ou moins yuppies.

Appalaches, c'est la romance des sentiers de montagne et de tous les marcheurs qui traînent leur âme de citadin écorché vers les cimes du continent. Ces vagabonds romantiques habillés de tissus plastiques parcourent à pied des milliers de kilomètres à la recherche d'eux-mêmes et du vrai visage de l'Amérique, comme si l'un n'allait pas sans l'autre. Le héros du sac à dos, qui est aussi le narrateur de l'aventure, a le jarret solide et la langue bien pendue. Il a beaucoup d'amis fidèles, tous exceptionnels et adorables, mais il connaît de gros problèmes dans ses relations avec les femmes en général

et dans sa vie amoureuse en particulier. Quadragénaire en mal de sa jeunesse noyée dans la bière et le rock'n roll, cet homme d'âge mûr s'enlise en fait dans ses rêves d'adolescent. Il ressemble comme un frère à tous ceux de sa génération, avec un rien de pathétique qui le rend plus caricatural que typique.

Le récit se compose de deux mouvements, le premier fait des tensions intérieures du personnage, le second déroulant les spectacles de la piste et les incidents du voyage. Ces deux couches narratives bien enchevêtrées sont trop simples et deviennent rapidement prévisibles: la psychologie du héros n'a rien d'un puzzle et les beautés du paysage appalachien se succèdent inmanquablement dans des panoramas à couper le souffle. En dépit de cette trame peu subtile (ou grâce à elle), les épisodes s'enchaînent allégrement. Il faut en attribuer l'agrément à la langue alerte et bourrée d'images qu'André Pronovost a inventée pour faire tenir ensemble des péripéties qui rappellent un peu les romans d'aventures d'une autre époque. La route est une source inépuisable de rencontres où se croisent une foule d'individus colorés, saisis sur le vif, toujours inoubliables. Malheureusement, rien ne sort plus vite de la mémoire qu'un personnage «inoubliable», surtout quand il a le malheur de défiler dans un cortège d'hurluberlus tous plus inoubliables que lui. C'est un peu la limite du charme de ce récit mené au pas de charge, épousant le rythme athlétique du marcheur. Tout y est trop beau, trop propre, trop bien orchestré, comme une excursion préparée de longue date, où même la surprise serait au rendez-vous. Les déboires ne manquent certes pas, mais ils reviennent avec une régularité qui n'a d'autre secret que l'alternance des enthousiasmes et des crises du héros, alternance d'ailleurs modulée par les jours de beau temps et les intempéries, par les compagnons de route généreux ou mesquins, par une Amérique de rêve ou de cauchemar.

L'intrigue du voyage est donc celle d'un homme qui va chercher des réponses à ses déchirements personnels dans la somptueuse solitude des grandes forêts du Nouveau Monde. Tâchant de démêler le nœud de ses contradictions, ce René rabâche les lieux communs d'un nouveau mal du siècle dont la banalité paraît chercher le juste milieu entre le scoutisme de l'illuminisme! André Pronovost convoque le mythe de la nature américaine, terre des anciens pionniers et secret de toute régénération. Ce faisant, il tente aussi d'exorciser le visage séduisant et vulgaire de la civilisation qui est sortie de ce milieu naturel et s'est généralement substituée à ses vieux sortilèges. L'aspect éthique de la réflexion est cependant la pierre d'achoppement du roman. Tant qu'il reste dans l'émerveillement de découvrir les grands espaces sauvages, le récit atteint sa plus grande efficacité, mais lorsqu'il s'avise de proposer des observations psychologiques et des vérités morales, tout se gâte et se réduit à l'amalgame des clichés les plus désolants.

Malgré ses limites, *Appalaches* retient parfois l'attention par une certaine création de style, si l'on peut dire. La façon contournée que je prends pour le dire trahit encore mon attente malmenée: la loi de cette écriture est de se répéter constamment pour vouloir défier l'invention à coup sûr. Il en résulte un débit pressé, une verve de conteur sûr de ses dons, l'accumulation des formules-chocs et des métaphores flamboyantes. Tout cela coule de source et ne va pas sans une impressionnante dépense de talent, mais la langue ainsi obtenue n'en rend pas moins un son curieusement artificiel. On a finalement l'impression de lire une langue de traduction, avec l'agaçante voix fantôme de l'original qui continuerait à insinuer le sens perdu sous le rythme travaillé et les inflexions chatoyantes du texte traduit. Il ne s'agit pas ici d'erreurs grossières ou de vagues négligences d'expression. Il faut admettre qu'André Pronovost mérite

tout le crédit de cet idiome narratif dont tous les mots (ou presque) sont français, mais dont l'effet ressemble à de l'américain parlé. Le phénomène est époustouflant. Voici un roman américain écrit en... français, oui, je le veux bien, mais mon oreille ne reconnaît pas la musique de ma langue. On pourrait y voir un cas limite de la fameuse thèse qui oppose couramment l'américanité de la culture québécoise à sa traditionnelle francité.

Le héros d'*Appalaches*, même s'il cite volontiers Verlaine et Hugo, évolue forcément parmi les toponymes américains et les mille et un gadgets de l'Amérique rugissante, mais l'effet dont je veux parler ne doit rien au référent. C'est la langue elle-même qui sort de ses gonds et se fait méconnaissable en empruntant le rythme et l'accent d'une parole étrangère. Je sais bien qu'il faut que j'en donne un exemple, mais c'est tout le roman qui témoigne de cette déroute inconcevable: faire entendre en français le langage vernaculaire qui porte avec lui le mode de vie nord-américain. Cela se produit surtout dans les dialogues, chez des interlocuteurs bigarrés qui s'expriment tous dans le jargon de la vraie vie, souffle court et débit hachuré, maniant l'ellipse et l'hyperbole comme des boxeurs qui savent esquiver et cogner. La crudité caractéristique de ce style heurté ne se limite pas à la langue des personnages, et ceux-ci ne sont guère plus que des figurants qui disparaissent aussitôt qu'ils ont fait leur petit numéro. Et il suffit d'une soupe partagée au coin du feu ou d'une averse essuyée ensemble pour que de parfaits inconnus deviennent aussitôt frères dans la condition souffrante de l'humanité en marche! Sitôt tournée la page qui les réunit au hasard de la piste, ces voyageurs sympathiques rentrent pour toujours dans le labyrinthe de leur itinéraire. Ce qui reste, par contre, c'est l'allure forcenée de leur performance. Elle déborde même sur le ton de la narration: «Quand le kayak ne piquait pas du nez dans l'écume sensuelle et frénétique,

il se cabrait comme un berceau ailé, comme si, émergeant des eaux baptismales et purificatrices, il allait s'élancer vers le ciel².»

Tâchant de préciser ma réaction, je reste pris entre la désolation et l'étonnement. Pour apprécier pareille débauche stylistique, il faut sans doute une condition de lecture que j'arrive mal à remplir: oublier les qualités essentielles de la prose française. À celui ou à celle qui ouvrirait le livre du même geste et dans la même disposition d'esprit qu'on s'installe devant le petit écran, l'écriture d'*Appalaches* pourrait peut-être évoquer une espèce de prouesse, le vertige d'une suite de surprises étourdissantes ou d'anecdotes sans queue ni tête. Quant à moi, je n'y trouve que le fantôme d'une aventure qui n'arrive pas encore à inventer sa forme romanesque.

Le cœur du récit, c'est la guérison d'une grande blessure d'amour: comment se relève-t-on de s'être trop attaché à un être qui n'était pas fait pour soi? La marche en montagne et le spectacle des mœurs américaines se donnent pour le remède et le décor d'un drame sentimental qui remplit tout le point de vue narratif. La douleur du héros est loin d'être banale, mais son idéalisme la rend pourtant telle, puisqu'il rêve de substituer une hygiène archaïque et faussement naturelle à la problématique contemporaine des rapports humains. L'investissement écologique de la planète signifie justement que nous ne sommes plus dans l'espace de la nature depuis longtemps. La multiplication des parcs nationaux ne peut rien contre le fait que la civilisation à laquelle nous appartenons a complété son divorce avec la nature. Ce n'est donc pas pour jouer aux coureurs de bois qu'il importe de cultiver le souci de l'environnement, mais pour apprendre enfin que rien n'échappe à la responsabilité

2. *Ibid.*, p. 67.

de l'espèce, depuis qu'elle sait qu'elle doit gérer elle-même les conditions vitales de son devenir historique. Au-delà d'un beau feu d'artifice verbal, la pensée d'*Appalaches* est plutôt courte. J'avoue que je le regrette plus qu'un peu, car l'occasion était belle, le sujet important et l'auteur montre qu'il sait écrire. Dommage qu'il ait choisi de plaire au lieu d'aller au bout de son sujet.